

Rouge de cœur

Lorsqu'elle ouvrit le carton du lot n° 5 qu'elle venait d'acheter à la vente aux enchères sans en connaître le contenu, Faustine découvrit avec surprise deux anciens portefeuilles en crocodile avec fermoirs en laiton, un carnet en cuir usagé, rempli de notes écrites en langue étrangère et une bouteille de vin rouge millésimé dont l'étiquette avait beaucoup souffert.

La petite fille qui adorait les pochettes surprises réapparut instantanément. Elle se sentit ravie du côté hétéroclite des objets ainsi réunis. Elle pensa à une sorte d'inventaire à la Prévert, sans raton-laveur heureusement ! Quand elle était arrivée à l'Hôtel des ventes de Dijon, seuls restaient quelques cartons aux contenus mystérieux et dont la provenance était inconnue. Et ce fut comme cela que, se piquant au jeu, et les enchères restant raisonnables, elle entendit le commissaire-priseur frapper, et adjuger le carton n°5 en sa faveur.

« Voilà des vacances qui commencent bien » se dit-elle, car pratiquer le farniente, ne serait-ce que pendant quelques jours, ne l'enchantait guère, et elle trouvait bien plus excitant d'explorer le contenu de son acquisition. Partagée entre l'envie d'en parler et celle d'en profiter d'abord seule, elle avait vite penché pour cette dernière.

Quelle intention avait présidée au rassemblement dans un carton d'objets aussi disparates ? Cette association étrange était-elle le fruit du hasard, ou alors fallait-il imaginer un esprit caustique s'amusant de la tête que ferait l'acquéreur en débattant son carton ? L'idée lui plut, et celle de percer le mystère de ce lot lui appartenant désormais, l'émoustillait. Cependant, il ne fallait pas se masquer les difficultés même si elle se sentait diablement entreprenante. Toutefois, en saisissant un à un les premiers objets pour les sortir du carton, une émotion soudaine la submergea. Troublée, elle s'empara avec douceur des portefeuilles et du carnet de cuir, laissant la bouteille en attente. Elle ne pouvait s'empêcher de penser aux personnes inconnues qui les avaient eus en main, quotidiennement peut-être, et d'éprouver une gêne à pratiquer comme une intrusion dans leur histoire. La délicatesse s'imposait pour les traiter avec respect, et l'aspect vieilli et usé de ceux-ci les rendait d'autant plus touchants.

En examinant les portefeuilles, elle constata que l'un d'eux avait beaucoup plus servi que l'autre, car le cuir se desquamait un peu et la teinte était moins uniforme. Le second semblait neuf, pourtant, en l'ouvrant, elle vit que les petits soufflets étaient coupés, ce qui ne prouvait pas pour autant qu'on en eût fait un usage intensif. Ce pouvait tout aussi bien signifier que le cuir, trop vieux, avait

fini par se craqueler. Cette gémellité des objets l'intriguait, mais c'était le plus usagé qui l'intéressait davantage. A première vue il était absolument vide, et même si elle ne comptait pas trouver la moindre trace d'argent oublié, elle avait espéré tomber ne fût-ce que sur un infime morceau de papier portant un mot, un chiffre, le début d'une piste. Mais y avait-il une piste à suivre ? Elle ne pouvait se résoudre à un échec, aussi tourna-t-elle et retourna-t-elle l'objet, puis en l'ouvrant au maximum, elle découvrit une petite fente dans la doublure, le long de l'articulation du fermoir en laiton. Ce pouvait n'être qu'un simple signe d'usure, mais il fallait s'en assurer. Ne pouvant écarter le cuir assez pour passer un doigt, elle s'arma d'une pince à épiler et la glissa dans le maigre espace, favorisant tantôt un côté tantôt l'autre. Quand elle sentit une légère résistance en resserrant la pince, elle la retira doucement, le souffle court, et son cœur s'emballa quand, elle vit apparaître le bord d'une photographie en noir et blanc. C'était comme découvrir un trésor : une jolie femme, esquissait un maigre sourire démenti par la mélancolie de son regard. Au dos de la photo, presque effacés par le temps, elle devina les mots : Julieta, Mayo 1998. Pour dissimuler ainsi un portrait de femme que beaucoup de personnes seraient heureuses et fières de montrer, il fallait avoir eu une raison sérieuse. Les suppositions cavalaient dans sa tête, des plus fantaisistes au plus réalistes... Dix-sept ans avaient passé et la jeune femme du portrait devait maintenant frôler la cinquantaine, ou alors, et Faustine s'en voulut d'y penser, elle avait peut-être disparu.

Il fallait trouver d'autres indices et heureusement, le petit carnet en cuir n'avait encore livré aucun secret, il n'était donc pas temps de se décourager. Son aspect usagé semblait confirmer qu'il avait beaucoup « vécu ». Il avait dû se griffer et se patiner au fil des frottements contre divers objets dans une poche, pendant des années peut-être, accompagnant toujours son propriétaire. Elle commença à feuilleter méthodiquement ce qui ressemblait à des notes disparates rédigées en espagnol, car on ne pouvait pas vraiment parler d'un journal. C'était intrigant, et son désir de comprendre en fut exacerbé. Par chance, elle avait étudié et aimé tout de suite cette langue exigeante ; elle envisagea avec plaisir de mobiliser ses souvenirs, même partiels, pour tenter de découvrir ce que cachait chacune de ces pages. Sur la première on avait griffonné au crayon à papier, une date à peine lisible maintenant, mais qui lui parut être « 15 de Mayo 1998 », suivie de « mi bonita Julieta » (1). Puis le mot « trabajo » (2) revenait par-ci par-là sur d'autres pages, accompagné de ce qui ressemblait à des horaires avec des sommes d'argent correspondantes, comme si le propriétaire avait tenu à jour ce que lui rapportait son travail, ou des jeux d'argent... après tout Faustine ignorait tout de sa vie. Puis, seuls, au milieu d'une page, deux mots retinrent son attention : « su cumpleaños » (3). Négligeant les notes plus techniques, elle rechercha, feuilletant

avec soin les pages du carnet, ce qui lui sembla être un fil rouge. En effet, certaines furent plus explicites que les premières, un lien se tissait au fur et à mesure de la traduction d'un nombre plus conséquent de mots. Parfois on aurait dit une ébauche de lettre où se trouvaient les mots regrets, chagrin, ennui, éloignement, avec, distillée parcimonieusement une minuscule dose d'espoir, comme s'il était vain de trop y croire.

Au fil des pages, les anniversaires se trouvaient marqués, avec comme une impatience trahie par quelques mots très présents comme « pronto » (4). Que signifiait cette attente et quelle promesse était liée à cette date ? Les notes se poursuivaient ainsi, parmi des noms d'objets, parfois de denrées alimentaires, et un horaire, peut-être celui d'un rendez-vous ou d'un train... Cependant, une somme plus importante l'intrigua, surtout qu'elle était précédée des mots : « dos, los mismos » (5). Comment ne pas penser aux deux objets identiques trouvés dans son carton ? Quelqu'un aurait donc souhaité qu'une jeune personne et lui possèdent le même portefeuille, et fait cet achat en prévision d'une fête particulière. Mais dans les pages suivantes rien ne vint confirmer son interprétation, si ce n'était la mention d'un achat de « buen vino » (6), du retour du mot « cumpleaños » si souvent qu'il paraissait scander le passage des années. Dans les quelques pages restantes l'écriture se faisait de plus en plus rare, tremblée, presque indéchiffrable. Munie d'une loupe, elle crut repérer des bribes comme sans lien entre elles : il était question de « dolor »(7), de « mi querida »(8) et d'un horaire, celui d'un probable rendez-vous avec un mystérieux doctor M. Suivaient des esquisses de mots, illisibles le plus souvent, mais où revenait à maintes reprises : « cariña mia » (9). Un « adios » poignant terminait la liste, lui faisant monter les larmes aux yeux.

Elle souhaitait tant retracer cette histoire, que Faustine ne put s'empêcher d'être émue par cet homme qui, pour une raison qui lui échapperait toujours, s'était trouvé privé d'une femme aimée, et qui ne l'avait sans doute jamais revue. Quelle galère avait vécu ce travailleur étranger, exilé de son pays, exilé de son amour et rattrapé par la maladie avant de fêter celle qu'il appelait Julieta ? Mais, sans le vouloir, il avait semé des petits cailloux dans ce carnet, et elle se sentit tout près de donner un sens au contenu de son carton. Alors elle s'empara de la bouteille, avec délicatesse, imitant sans le vouloir les gestes qu'elle avait vus faire tant de fois, par un grand-père amateur de bons vins. C'est vrai que l'étiquette laissait perplexe tant elle était marquée par les années. La forme de la bouteille excluait que ce soit un Bordeaux, et inclinait plutôt à penser à un Bourgogne ou à un Beaujolais. Elle devinait le bouchon encore beau, long, et elle en imagina l'odeur de saine moisissure, précédant celle forte et douce d'un vin chatoyant. L'impatience la gagnait maintenant, comme si l'ultime partie du mystère se tenait

là. Dubitative, mais déterminée, elle se concentra sur ce qui restait de l'étiquette. Elle identifia sans trop de peine le dessin célèbre de « La Reine Pédaque », souriant pour elle-même au souvenir de la visite de ses caves si réputées. Malgré les éraflures, se distinguaient sur le tiers gauche de l'étiquette, un morceau de tronc d'arbre, un fragment de balustrade, et la silhouette floue d'un personnage. Malheureusement, du nom du vin et de la cuvée, seuls des fragments subsistaient. Alors, tout à coup, quelque chose lui apparut comme une évidence : pourquoi ne pas faire un saut jusqu'à Beaune, ce n'était pas si loin, et qui mieux qu'une personne de la maison pour la renseigner sur ce vin ?

Un léger bagage vite préparé et le mystérieux flacon bien protégé des chocs, elle emprunta la petite route des vignes, toute émoustillée à l'idée d'éclairer peut-être un pan de la vie d'une personne, certes inconnue, mais qui, cependant la touchait. Elle se gara près de la porte Saint-Nicolas, et se dirigea vers la cave, munie de sa précieuse bouteille. Le jeune homme qui assurait la visite, préféra l'adresser à un ancien employé qui profitait de sa retraite pas très loin de là : il offrit même de le prévenir, et assura qu'il serait tout content de l'aider. Cet homme présenté comme la mémoire des lieux, allait-il être « son » homme providentiel ?

La possibilité d'en savoir un peu plus sur la mystérieuse bouteille, la poussa à se rendre au plus vite à l'adresse indiquée. Une fois franchi le portail, une cour bordée de fleurs menait jusqu'à la porte. C'est avec un franc sourire qu'on lui ouvrit, et elle eut beau protester qu'elle ne voulait pas déranger, il ne fut pas question de décevoir un accueil si chaleureux. Elle sentait que sa venue était l'évènement qui bousculait le monotone enchaînement des jours, et cet homme semblait sincèrement heureux qu'on ait besoin de ses services. Comme il frémissait d'impatience, Faustine lui mit entre les mains la fameuse bouteille. Il s'empara d'une loupe et examina chaque détail de l'étiquette avec une méticulosité de philatéliste, puis il la caressa du bout des doigts. Son visage s'éclaira peu à peu, comme si une sorte de révélateur avait fait réapparaître un message à l'encre sympathique.

Bien sûr que cette bouteille lui disait quelque chose ! c'était un Saint-Amour de 1998. Elle s'efforça de distinguer ce qui, pour lui, une évidence : le S, le o et les restes de la date, prenant l'air convaincu pour suivre les détails d'une gravure que les souvenirs de cet homme reconstituaient à partir de vestiges aux couleurs affadies. Ses paroles redessinaient la verdure, le balcon où se tenait une jeune fille, une petite silhouette masculine tendant le bras vers elle. Il se souvenait du succès de cette cuvée auprès de clients que le prix ne rebutait pas, car elle fut tout de suite très bien cotée. Cela lui rappelait un gars courageux qui avait travaillé

ici quelque temps. Il s'était fait gentiment taquiner quand il avait tenu à en acheter une, ce qui représentait une dépense conséquente pour son salaire. Il savait peu de choses sur lui, l'homme plutôt discret avait juste dit être content d'avoir été embauché dans cette cave, c'était un travail régulier, or les vendanges devenaient pénibles et ne duraient qu'un temps. D'ailleurs, il ne savait pas ce qu'il était devenu ce type, un certain Gomez, croyait-il. Toujours est-il que le nom dont la cave avait baptisé ce vin lui avait bien plu, mais il n'avait jamais dit pourquoi, c'était la « Cuvée Roméo et Juliette ».

Notes :

- 1-Mi bonita Julieta : ma jolie Juliette.
- 2-Trabajo : travail.
- 3-Cumpleaños : anniversaire.
- 4-Pronto : vite.
- 5-Dos, los mismos : deux, les mêmes.
- 6-Buen vino : bon vin.
- 7-Dolor : douleur.
- 8- Mi querida : mon aimée.
- 9- cariña mia : ma chérie.